MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 66 (1968), p. 1-10

Louis-A. Christophe

Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

DEUX CHASSEURS ET TRAFIQUANTS FRANÇAIS AU SOUDAN

PAR

LOUIS-A. CHRISTOPHE

Le point de départ de cette étude est la publication à Beyrouth, en 1965, d'un manuscrit anonyme annoté et transcrit par M. Paul Santi sous le titre « *Mémoire d'un voyage en Haute-Nubie en 1851* » [1].

M. Paul Santi, dans l'Introduction de son ouvrage [2], relate les démarches qu'il a faites pour percer l'anonymat de l'auteur. Le manuscrit ne donne que peu d'informations personnelles, à peine le nom d'un compagnon, M. de Malzac. Des recherches entreprises à l'Académie des Sciences à Paris et à la Royal Geographical Society à Londres se révélèrent infructueuses. Le Directeur de l'Institut de Géographie de l'Université de Paris, M. Jules Dresch, et la bibliothécaire détachée à la Société de Géographie, Mademoiselle de la Roncière, furent plus heureux dans l'enquête qu'ils menèrent à la demande de M. Paul Santi : ils arrivèrent à la conclusion que le manuscrit avait été rédigé par Alexandre Vayssière qui, avec de Malzac, avait dressé une carte du Haut-Nil (une partie de cette carte est donnée dans l'ouvrage de M. Santi, p. 209), publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie* en 1855.

Ces informations, complétées par les recherches de M. Santi dans le n° 213 du « *Tour du Monde* » (janvier 1864), sont exactes. Nous allons le démontrer à partir d'autres documents, bien connus, qui nous permettront de dégager mieux la personnalité de l'auteur anonyme du manuscrit découvert par hasard au Caire en 1960.

I. — LES DONNÉES PERSONNELLES DU MANUSCRIT.

Il s'agit d'un récit de chasses dans le Taka, région du Soudan oriental située autour de Kassala [3], entre l'Atbara et la frontière de l'Ethiopie, à peu près à la même latitude que Khartoum (Soudan) et Asmara (Ethiopie).

[1] Aucune autre indication bibliographique.

[2] P. 16-18.

[3] Manuscrit, p. 75 : « Sous le rapport de la chasse nulle autre contrée d'Afrique

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le manuscrit commence par le récit de l'arrivée et de l'installation à Kassala, le *jeudi* [1] 26 février 1851. Le manuscrit s'arrête brusquement le 16 mai 1851 alors que les deux voyageurs sont toujours dans la région de Kassala à la recherche d'animaux sauvages à abattre ou de produits à collecter.

Les deux personnages principaux, l'auteur et son compagnon, M. de Malzac, sont amateurs de belles armes (notamment p. 76, 138, 207) et passionnés de chasse (hippopotames, éléphants, buffles, rhinocéros, etc.; cf. p. 76, 78, 80, 81, 82, 84, 94, 95, 96, 107, 113, 115, 116, 118, 119, 122, 127, 174, 180, 182-192, 195-197); ils s'intéressent de très près aux prix pratiqués sur les marchés locaux : ivoire, gomme, coton, café, cire, or. Et, contrairement à ce que dit M. Santi (p. 17), l'auteur, plus que son compagnon, a des préoccupations commerciales constantes : il est au courant des prix, s'informe et fait des comparaisons (par exemple p. 86, 127, 154). Il n'achète cependant jamais, alors que M. de Malzac n'hésite pas à s'encombrer de ballots de marchandises (p. 152); ce que le rédacteur voudrait c'est trouver à bon compte de la cire et de l'ivoire (p. 147) et quand il se décide pour de la gomme, il doit y renoncer parce qu'on exige les bons thalers qu'il n'a pas (p. 154).

Les deux voyageurs ont encore un point commun : ils connaissent l'arabe puisqu'ils parlent aux autochtones, les interrogent sur le pays, écoutent leurs récits légendaires; c'est dire qu'ils sont depuis quelque temps déjà en pays musulman ou, plus précisément, dans la vallée du Nil.

La personnalité de M. de Malzac est assez difficile à déterminer : malgré sa barbe (p. 102) il est jeune et entreprenant, plus jeune sans doute que son compagnon puisqu'au cours du voyage, trois ou quatre Soudanais doivent le « dénicher du lit

ne peut être réputée plus riche». — Trois ans après l'expédition de nos chasseurs, Charles Didier et un Anglais font à dos de chameau le voyage de Souakim à Khartoum; ils séjournent à Kassala du 29 mars au 7 avril 1854 (Charles Didier, *Cinquante jours au désert,* Paris 1857, p. 152-191). Les seuls personnages de cette ville rencontrés en commun par les deux groupes sont Kosrew-bey, gouverneur de la province (manuscrit, p. 75, 79 et 80; Didier, p. 176-190) et le Mallem Guirguis (manuscrit, p. 77-78, 84, 85, 88, 90, 96 et 97; Didier, p. 192-239).

[1] Le 26 février 1851 était en fait un mercredi. L'auteur n'est d'ailleurs pas bien fixé sur la chronologie; il ne sait pas comment on reconnaît une année bissextile (p. 80). Sa première date exacte est celle du mercredi 2 avril (p. 150). Après le 16 avril le manuscrit ne porte plus que l'indication du quantième.

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

où l'a accueilli une jeune et jolie fille» (p. 137) et qu'il a encore grand'peur des crocodiles (p. 177).

De l'auteur, on apprend qu'il est barbu (p. 102) et fume volontiers la pipe (p. 140) ou la cigarette (p. 121 et 177). Il se dit « incrédule et profane» (p. 150); toutefois il croit en Dieu, et sa veillée solitaire dans le désert nous vaut quelques pages d'une poésie indéniable (p. 171 et suiv.). Plus important pour nous est le fait qu'il s'intéresse aux civilisations anciennes : il connaît les Pyramides, Saqqarah, Louxor et Karnak (p. 98 et 112); il recherche, (d'ailleurs, M. de Malzac en fait autant) les traces de l'occupation méroïtique dans les villages qu'il traverse (p. 98, 112 et 139).

Enfin quelques passages doivent être particulièrement notés parce qu'ils intriguent nécessairement le lecteur.

1. *L'auteur et l'Afrique du Nord.* Il est curieux de constater que dans un village du Soudan oriental, « un marchand de Faz, Maroc» vienne, sans y être convié, dans la cabane où se trouve l'auteur et l'interpelle par son nom (p. 148-149).

Quelques jours plus tard, le narrateur s'installe dans une hutte où se trouve déjà un extraordinaire personnage qui dit appartenir à une famille originaire du Maroc, puis finit par avouer qu'il est en réalité Bou-Maza, l'un des chefs de tribus qui, avec Abdel Kader, s'opposèrent à la conquête de l'Algérie par les Français. « Malgré ses formes athlétiques et l'énergique expression de sa figure, dit le rédacteur du manuscrit, je ne puis me résoudre à voir dans notre voisin le fameux chef de parti, sauvé de l'Algérie» (p. 153).

Enfin si, p. 116, la mention d'un marabout choque un peu en Afrique nilotique où l'on préfère « cheikh», il est étrange de lire à quelques lignes d'intervalle, pour désigner la même occupation des nomades les mots ghazia et razzia (p. 99), ce dernier étant plus spécialement maghrébin.

2. *L'auteur et le Hedjaz.* A lire « la livre du pays est la même que celle du Caire, c'est-à-dire plus petite que celle de Djeddah d'une once» (p. 88) il vient immédiatement à l'esprit que l'auteur connaît non seulement l'Egypte, mais encore la côte arabique de la Mer Rouge.

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

II. — JEAN-ALEXANDRE VAYSSIÈRE (1817-1860) [1].

Ce lieutenant de cavalerie légère, né à Espalion (Aveyron) le 5 juin 1817, avait passé sept années en *Algérie* où il avait fait quatorze campagnes. Nous ignorons pour quelles raisons il abandonna l'armée française en 1845 ; tout ce que nous savons c'est que, parvenu en Egypte, il obtint tout de suite la protection de Clot-bey et fut attaché, avec le grade d'adjudant-major, au Ministère de la Guerre au Caire.

En 1847, il rencontra en Egypte Thomas-Joseph Arnaud qui venait d'obtenir une mission officielle au *Yémen*. Arnaud connaissait l'Arabie puisque, depuis 1835, il servait comme pharmacien dans l'armée égyptienne du Hedjaz et qu'après l'évacuation de 1840, il était resté à Djeddah auprès du consul de France, l'orientaliste Fulgence Fresnel. En 1843, Arnaud explora les ruines de Mareb et en ramena une soixantaine d'inscriptions que Fresnel fit connaître dans le *Journal Asiatique*.

Très intéressé par les descriptions d'Arnaud, Jean-Alexandre Vayssière décida de l'accompagner dans l'Arabie Heureuse ; il offrit sa démission au gouvernement égyptien. Les deux nouveaux amis gagnèrent Suez, puis le port yéménite d'Hodeida, enfin la ville intérieure de Zabid. Des querelles intestines dressaient les unes contre les autres les tribus de l'endroit et les deux compagnons furent obligés de quitter rapidement le Yémen. A Hodeida ils embarquèrent sur un rafiot qui par un temps épouvantable les amena à Massaouah, port d'Asmara sur la côte abyssine [2].

Arnaud tomba malade. Vayssière profita de ce temps d'inaction pour chasser dans le voisinage (la région de Kassala où se situent les chasses relatées par le manuscrit n'est, toutes proportions gardées, pas très éloignée de Massaouah), jusqu'au moment où des Abyssins ravageurs obligèrent les voyageurs à fuir à nouveau, cette fois vers Djeddah où ils retrouvèrent Fresnel.

Que firent exactement Vayssière et Arnaud au Yémen et au Hedjaz? Et quels étaient les mobiles réels de leur expédition? Contentons-nous de déterminer

[1] Cf. Gabriel Guémard, *De l'Arabie aux deux Nils, le Commandant Vaissière (1816-1835) et l'adjudant-major Vayssière (1845-1860)*, dans *Revue de l'Histoire des colonies françaises,* n° 68, 1929, p. 147-178, plus particulièrement p. 163-171.

[2] Noter que l'auteur du manuscrit mentionne (p. 147) Lefebvre, chef d'une mission française en Ethiopie, et Plowden, consul de Grande-Bretagne dans ce pays. — Selon Charles Didier (*Cinquante jours au désert,* p. 186-187 et *500 lieues sur le Nil,* p. 112), le consul Plowden était en résidence à Massaouah.

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

leurs étapes et de retenir le fait que Vayssière s'intéressa plus tard, au Soudan, à la civilisation méroïtique, nouvellement découverte, comme Arnaud, lors de son premier séjour au Yémen, avait fait son apprentissage d'archéologue à Mareb, dans la ville légendaire de la reine de Saba.

Mais Fresnel ne tarda pas à avoir lui-même des difficultés et les trois Français se replièrent sur Le Caire, puis, après un court voyage en Haute-Egypte, ils rentrèrent en France [1].

Les dates précises manquent ; nous savons pourtant que Vayssière était à Paris en septembre 1849 [2], ce qui laisse supposer qu'il vint dans la vallée du Haut-Nil

[1] Fresnel, nommé consul général à Mossoul, ne tardera pas à y mourir et Arnaud finira bientôt ses jours chez son frère en Algérie, à Médéa (du Couret) ou à Philippeville (Gabriel Guémard).

[2] Sur le séjour d'Arnaud et de Vayssière à Paris en 1849, cf. Alexandre Dumas, *l'Arabie Heureuse, souvenirs de voyages en Afrique et en Asie de Hadji-Abd-el-Hamid-bey*, ch. xxxi. — Abd-el-Hamid bey est le surnom de du Couret qui, avant de se rendre à Mareb, rencontra Arnaud à Hodeida en mars 1844 et Rochet d'Héricourt à Moka le mois suivant (ch. xxxiv). Du Couret donne des renseignements très intéressants et très précis aussi bien sur Arnaud et Rochet d'Héricourt que sur Fresnel. Il ne mentionne Vayssière (il orthographie Wayssières) que pour l'avoir rencontré à Paris en 1849, quand il essayait avec Arnaud de vendre au Jardin des Plantes « une magnifique collection de quadrupèdes, d'oiseaux, de coquillages et de végétaux » qu'ils avaient recueillis au cours de leur voyage sur les côtes de la Mer Rouge. — Dans l'avant-propos de l'ouvrage de Vayssière, *Souvenir d'un voyage en Abyssinie* dont nous parlons dans la note suivante, Alexandre Dumas raconte qu'en septembre 1849, du Couret lui fit connaître Arnaud et Vayssière ; jusque-là leurs rapports avaient été uniquement épistolaires. Quelques mois après cette rencontre le journal français l'*Ordre* fit paraître en feuilleton sous la signature d'Alexandre Dumas un résumé des aventures d'Arnaud et de Vayssière sous le titre *la Mer Rouge*. Ce récit a dû être préparé par Vayssière (Arnaud, presque aveugle, ne pouvant pas écrire), en France et pendant l'hiver 1849-1850. Dans une lettre-préface, Alexandre Dumas présente ainsi les deux voyageurs : « vous les prendrez pour des Arabes, mais quand vous vous adresserez à Vayssière, vous serez détrompé, car, je vous en préviens, vous trouverez cette verve languedocienne, accompagnée de cet accent méridional, qui font ou plutôt qui feraient qu'en fermant les yeux, vous croiriez entendre Méry vous raconter sa Floride enchantée..... Vayssière, c'est le récit incarné ». Dumas savait choisir ses collaborateurs et Vayssière était devenu l'un d'entre eux. En effet, plusieurs éditeurs ont groupé certains des récits des aventuriers français ou étrangers, arrangés et publiés par Alexandre Dumas père. A côté de l'édition illustrée chez A. Le Vasseur, Paris, sans date, en deux volumes dont le second est composé d'après les journaux de voyage de Dauzats (*Quinze jours au Sinaï*), de du Couret (*l'Arabie Heureuse*) et de Gordon Cumming (*La vie au désert*), il existe au moins une autre série publiée aussi à Paris, mais chez

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

pendant l'année 1850, peut-être au début de l'hiver 1850-1851. Il y resta cinq ou six ans qu'il passa en grande partie sur le Nil blanc, bien au sud du confluent du Bahr el-Ghazal, dans le petit établissement commercial (zériba) qu'il avait fondé, Akorber.

En octobre 1856 il était de nouveau à Espalion [1], mais, quelques jours plus tard, il reprenait le chemin du Soudan pour s'installer cette fois beaucoup plus à l'ouest, sur l'un des cours d'eau qui forment le Bahr el-Ghazal dans la Zériba d'Abou Gouroun.

Il y demeura jusqu'à ce qu'une fièvre pernicieuse l'emportât à 43 ans, en 1860.

III. — VAYSSIÈRE ET DE MALZAC AU SOUDAN.

Le manuscrit découvert et publié par M. Paul Santi s'éclaire d'un jour nouveau lorsqu'on l'étudie à la lumière, souvent hélas! très vacillante, des informations

Cadet, et en 1856. Cette série plus complète est en 6 volumes et porte le titre général : Alexandre Dumas, *Pèlerinage au Hedjaz, Abdul Hamid bey, Médine et la Mecque.* Le premier volume porte en sous-titre : *Le Caire, journal de deux voyageurs,* par Arnaud et Vayssières (*sic*). Pour avoir été introduit dans une série de 6 volumes, en 1856, ce journal a dû être rédigé par Vayssière et remis à Alexandre Dumas bien longtemps avant cette date. Par chance, une lettre accompagne cet ouvrage de 241 pages ; si elle est sans date, elle a été toutefois envoyée de Djeddah ; aussi peut-on admettre qu'Arnaud et Vayssière l'ont écrite à leur retour de la côte abyssine, au printemps de 1849, avant leur voyage vers l'Egypte et la France en compagnie de Fresnel. Ce document est important parce qu'il n'est autre que la lettre d'envoi du manuscrit qui est dédié à « Monsieur Alexandre Dumas » ; et les auteurs expriment l'espoir que le « récit naïf » de leurs aventures sera considéré comme la suite logique des « *Quinze jours au Sinaï* » de Dauzats. *Le Caire* a probablement été publié, avant *la Mer Rouge,* en 1850 ; cette année-là Vayssière donne encore dans le numéro du 1er octobre de la *Revue des Deux-Mondes* un article intitulé : *Scènes de voyage dans l'Hedjaz et en Abyssinie : une tempête, une chasse aux gazelles et aux singes et une razzia de chrétiens costanis.* Ces travaux littéraires sont, semble-t-il, suffisants pour justifier la présence de Vayssière à Paris pendant l'année 1850 et son départ pour le Haut-Nil au début de l'hiver 1850-1851.

[1] Il envoie alors un nouveau manuscrit à Alexandre Dumas père qui, avec un avant-propos du grand écrivain, est publié, l'année suivante, en 2 volumes chez Hetzel à Bruxelles : A. Vayssières (*sic*), *Souvenirs d'un voyage en Abyssinie.* Ainsi s'achève la publication, par les soins d'Alexandre Dumas, des aventures d'Arnaud et de Vayssière (*Le Caire, La Mer Rouge, L'Abyssinie*). Peut-être retrouvera-t-on un jour le manuscrit relatant les souvenirs de Vayssière sur le Soudan ; Alexandre Dumas qui ne mourut qu'en 1870, soit dix ans après Vayssière, n'était pas homme à abandonner un collaborateur intéressant et Vayssière avait la plume facile. — Sur les rapports d'Alexandre Dumas avec les voyageurs du Proche-Orient, cf. Jean-Marie Carré, *Voyageurs et écrivains français en Egypte,* 2e édition, Le Caire, 1956, t. I, p. 213-218.

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

déjà rassemblées sur l'époque héroïque de la pénétration européenne en Afrique centrale, vers les sources du Nil.

La biographie de Jean-Alexandre Vayssière que nous venons de retracer permet de mieux comprendre les rares allusions du manuscrit. Nous saisissons mieux maintenant la personnalité de l'auteur et les rappels qui paraissaient étranges, tant ceux qui concernaient l'Afrique du Nord que ceux qui se rapportaient au Hedjaz.

Mais il est d'autres points que nous pouvons aussi préciser.

1°) *Vayssière à Khartoum.* Si nous savons maintenant pourquoi Vayssière parle l'arabe en 1851 (il est en pays arabe, — Algérie, Egypte, Hedjaz, Yémen —, depuis 1838, soit depuis 13 ans), nous découvrons aussi qu'il vient tout juste d'arriver au Soudan.

« Le pays n'est pas aussi sain que les autres provinces du Sennar», dit-il au début de son journal de voyage (p. 75). C'est donc qu'il ne connaît que ces régions au moment où il arrive à Kassala. Il n'est certainement pas encore allé au Fazoql (p. 149).

L'itinéraire normal pour qui vient d'Egypte au Soudan passe par Khartoum. C'est donc là que Vayssière a dû rencontrer de Malzac auquel il a parlé de ses chasses en Abyssinie, sur le versant oriental des montagnes et des plateaux qui bordent la Mer Rouge. Et les deux nouveaux amis ont dû décider cette expédition à Kassala sur le versant occidental de ces mêmes reliefs.

C'est à Khartoum aussi que Vayssière a vu pour la première fois Monseigneur Massaja. L'un est parti vers le Fazoql (p. 149), l'autre vers Kassala et quelques semaines plus tard ils se retrouvent près de la frontière abyssine (p. 149). Dernière rencontre sans doute puisque Monseigneur Massaja évangélisera jusqu'à sa mort le pays Galla et que Vayssière ira finir près du Bahr el-Ghazal.

2°) *Vayssière et de Malzac, chasseurs d'éléphants et trafiquants d'ivoire.* C'est pendant ses chasses près de Kassala que Vayssière prépare son avenir. Il a maintenant suffisamment d'expérience pour se fixer. Les conseils d'Alphonse de Malzac, établi sans doute depuis un certain temps au Soudan puisqu'il comprend l'arabe, l'aidèrent certainement. Mais Vayssière a des aptitudes commerciales évidentes et il ne cesse de s'informer.

Les pages 87 et 88 de l'édition du manuscrit sont à cet égard très importantes. Vayssière écoute un marchand égyptien (p. 82), plus précisément un Alexandrin (Scandrani), qui lui suggère une expédition commerciale possible sur le Fleuve blanc (échange de verroterie, d'encens, de benjoin, de toiles, de drap rouge, de soie

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

de parasol contre de la toile de coton locale, de l'or, de la cire, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des esclaves, etc.). Et Vayssière note avec précision l'itinéraire de cette expédition qui partie de Khartoum doit conduire en dix-sept jours de baudet dans le pays des Chillouks, bien au sud de Khartoum et légèrement à l'ouest du Fleuve Blanc.

Au début de l'été de 1851, à la fin de la série de chasses dans la région de Kassala (celles qui sont rapportées dans le manuscrit publié par M. Santi), Vayssière et de Malzac rejoignirent Khartoum puis remontèrent ensemble le Nil Blanc au moment de la saison des pluies.

De Malzac qui ne voulait plus se souvenir qu'il avait été autrefois attaché d'ambassade [1], revint à la zériba [2] qu'il occupait déjà avec Binder, très probablement avant sa rencontre à Khartoum avec Vayssière. Cette zériba établie par Brun-Rollet et Lafargue sur la rive gauche du Nil Blanc s'appelait Gaba Chambé [3].

Vayssière alla s'établir environ 85 kilomètres plus au sud, mais sur la rive droite du fleuve où il fonda la zériba d'Akorber ; il y resta jusqu'en 1855 ou 1856.

La zériba d'Akorber [4] groupait une douzaine de huttes entourées d'enclos pour les chèvres, les moutons et les porcs, d'un poulailler, d'un potager et d'un verger. Vayssière commandait un groupe de quatre-vingts hommes bien disciplinés ; certains l'accompagnaient à la chasse ; d'autres parcouraient les villages de la région pour troquer les défenses d'éléphants contre des perles de verre, des fers de bêches, des fers de lance ou des anneaux de cuivre.

Vayssière, à la différence de de Malzac que les indigènes accusaient de violences et même de cruautés à leur égard, était très estimé dans tout le district où il était installé.

[1] Gabriel Guémard, *op. cit.*, p. 170 — Guillaume Lejean (*Voyage aux deux Nils*) note que de Malzac possède une instruction supérieure qui justifie ses ambitions scientifiques.

[2] « Une zériba, c'était un espace défriché protégé par une épaisse haie d'arbres épineux et de ronces contre les agressions des indigènes et des bêtes fauves, assez vaste pour contenir des terrains de culture, et sur lequel s'élevaient les huttes où logeaient le propriétaire, ses agents et sa compagnie de chasseurs formée de Dongolais et de noirs recrutés sur place, appelés 'basingers'» (Henri Dehérain, *Le Soudan égyptien.....*, dans Gabriel Hanotaux, *Histoire de la Nation égyptienne,* t. VI, p. 482).

[3] Carte des zéribas dans Henri Dehérain, *op. cit.*, p. 483. — Guillaume Lejean (*Voyage aux deux Nils*) nomme la zériba de de Malzac : Râaba-Chambil (Forêt de Chambil).

[4] Tous les renseignements qui suivent sont pour la plupart fournis par Henri Dehérain, *op. cit.*, p. 484-487. Toutefois Dehérain confond encore le commandant Vaissière dont on n'a plus aucune trace après 1835 et l'adjudant-major Vayssière. C'est ce dernier qui devait être « petit de taille, vif, alerte de corps et d'esprit, surnommé à Khartoum 'le rat'». (Henri Dehérain, *op. cit.*, p. 484).

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'était non seulement un chasseur émérite mais un commerçant loyal et un homme de cœur. L'une de ses aventures est rapportée par un voyageur français de l'époque [1]. Vayssière, regagnant un soir sa zériba, apprend qu'un djellab (négrier) venait d'enlever vingt et un enfants dans un village du voisinage. Il n'hésite pas : le Nil blanc au nord d'Akorber décrit une large courbe ; il est donc possible de rattraper le bateau en coupant au court par voie de terre. Vayssière part suivi de ses hommes et des mères des pauvres enfants. Bientôt le bateau est en vue, il est rattrapé et Vayssière somme son propriétaire de rendre les captifs. Le djellab proteste de son innocence mais Vayssière, pistolet au poing, monte sur le bateau, visite le pont et la cabine. Il est surpris de ne voir personne et, soupçonnant une supercherie, il crie aux mères assemblées sur le rivage d'appeler leurs enfants. L'une d'elles, moins craintive ou plus alarmée que les autres, hurle plus qu'elle ne crie le nom de sa fille. Une voix assourdie lui répond du fond de la cale.

La rage de Vayssière est à son comble. Il ordonne au djellab de débarquer aussitôt tous les enfants, le menaçant de mort s'il en manque un seul. Et un long cortège rentre dans la nuit à Akorber où la population assemblée acclame Vayssière.

Vayssière et de Malzac chassaient eux-mêmes les éléphants et entreposaient leurs défenses dans leur zériba ; quand ils en avaient suffisamment ils venaient les vendre à Khartoum.

Mais les éléphants ne tardèrent pas à fuir les rives du Nil. A son retour de France, au début de l'hiver 1856, Vayssière apprit qu'en son absence de Malzac et Binder avaient abandonné leur zériba de Gaba Chambé et s'étaient installés au nord-ouest entre les rivières Rohl et Djau, affluents du Bahr el-Ghazal, dans la zériba de Ouaidit. Puis Binder et de Malzac se séparèrent ; ce dernier fonda au sud de Ouaidit la zériba de Rumbek. Il y organisa « une armée féroce qu'on appelait à Khartoum *les gens à montres et à ceintures de soie* ». Les indigènes admiraient sa force et l'appellaient le « grand blanc » (*ouai-did*) [2]. Vayssière s'établit alors plus à l'ouest encore, au delà de la rivière Molmul, sous-affluent du Bahr el-Ghazal, dans la zériba Al Nol ou Abou Gouroun [3].

[1] Guillaume Lejean, *Voyage aux Deux Nils.* — Lejean visite les ruines d'Akorber en 1860.

[2] Gabriel Guémard, *op. cit.,* p. 170.

[3] Exactement Abderrahman Abou-Gouroun. Cette zériba existait encore en 1869 (Georges Schweinfurth, *Au cœur de l'Afrique,* 1875, t. I, p. 181). Schweinfurth indique que Vayssière y reçut en 1860, pendant plusieurs semaines, à la saison des pluies, le marquis Antinori.

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Vayssière et de Malzac, malgré leur différence de caractère, étaient unis par leur passion commune pour la chasse. Et jusqu'en 1860 ils chassèrent souvent ensemble et faillirent même un jour être assassinés par une bande indigène. Mais leur collaboration porta aussi sur un autre domaine.

Ce fut ainsi qu'ils établirent ensemble la carte du Haut-Nil publiée dans le *Bulletin de la Société de Géographie* en 1855. Après leur installation au milieu des affluents du Bahr el-Ghazal, ils dressèrent la carte des tribus groupées notamment autour de la rivière Rohl (*Bulletin de la Société de Géographie,* IV[e] série, t. IX, n° 52).

Si Vayssière fut encore un collaborateur occasionnel de la *Revue des Deux Mondes* et du *Moniteur* [1] où il publia des récits poétiques de voyage et de chasse, de Malzac continua ses recherches géographiques : on lui doit une étude sur le *Débit du Fleuve Blanc* (*Bulletin de la Société de Géographie,* juin 1862).

Les deux trafiquants moururent à peu près à la même époque. Quelques jours avant l'arrivée de Lejean, en 1860, de Malzac se trouvait à Khartoum où un procès infamant avait été ouvert contre lui. Il mourut subitement, semble-t-il, avant d'avoir rendu ses comptes à la justice.

La même année les fièvres eurent raison de la forte constitution de Vayssière qui mourut dans la région du Bahr el-Ghazal ou, selon d'autres informations, sur le bateau qui l'emmenait vers Khartoum.

IV. — CONCLUSION.

En 1860, une page de la découverte du cours du Haut-Nil se tournait. Avec les missions religieuses et les Barthélemy, les Poncet, Lafarge, Brun-Rollet, Vaudet, Terranuova, Debono, Petherick et Binder, nos deux « aventuriers» français, Vayssière et de Malzac, avaient poussé la reconnaissance du fleuve et de ses affluents jusqu'aux approches du lac Albert. Aux Speke (1862), Baker (1863), Gordon (1875) et Emin (1878), pour ne citer que ceux-là, restait l'honneur de déterminer le réseau hydrographique complexe du Nil supérieur à travers les lacs Albert et Victoria et de découvrir, enfin, les véritables sources du grand fleuve.

[1] Henri Deherain, *op. cit.,* p. 485.

BIFAO 66 (1968), p. 1-10 Louis-A. Christophe
Deux chasseurs et trafiquants français au Soudan.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net